

## CULTURE

## PHOTO

Une exposition clé du festival madrilène réunit 21 artistes autour de l'imagerie féministe des années 70.

Par **BRIGITTE OLLIER**  
Envoyée spéciale à Madrid

«**M**ême si je ne les ai pas toutes connues, ce sont mes amies.» Sur l'ardoise magique qui lui sert à communiquer – elle ne peut plus parler –, Alexis Hunter écrit ces mots au feutre bleu. Elle désigne ainsi les vingt et une artistes rassemblées pour «Mujer. La vanguardia feminista de los años 70», de Helena Almeida, née à Lisbonne en 1943, à Nil Yalter, née au Caire en 1938. C'est l'une des expositions phares de PhotoEspaña, proposée par Gabriele Schor, via la collection privée Sammlung Verbund, à Vienne.

**EXORCISME.** Aujourd'hui, Alexis Hunter est partagée entre joie et mélancolie, «certaines artistes n'ont pas eu leur public, elles ont travaillé en silence pendant quarante ans». De cette Néozélandaise installée à Londres sont dévoilées trois œuvres, dont l'une agrémente sa page Facebook, une allumette qui enflamme un bout de papier. En fait, la dernière image d'une planche-contact de 27 poses, qu'elle a noircie du début à la fin, rendant progressivement invisible un Apollon en érection. Exorcisme contre le voyeurisme? «De l'humour et de la violence, note aussitôt l'artiste. A cette époque si excitante, l'après-Mai 68, nous voulions combattre l'autorité, celle des hommes, comme celle qui hiérarchisait la société. Ce combat, je l'ai encore en tête.» Pour Alexis Hunter, il est important de «montrer son travail n'importe où, même s'il est interdit ou très critiqué, regardez les **Suite page 24**

*Self With Little Fur, 1974-1977, de l'Autrichienne Birgit Jürgenssen.*  
PHOTO BIRGIT JÜRGENSSEN. VBK VIENNE. SAMMLUNG VERBUND. PIXELSTORM

# PhotoEspaña, chemin des dames



### CALLAHAN ET WESTON, DUEL DIVIN

Proposé par Laura González Flores, voici un face-à-face entre deux divins esprits américains, Edward Weston (1886-1958) et Harry Callahan (1912-1999). Ce dernier n'a qu'un modèle, la femme de sa vie, Eleanor, et leur fille Barbara (ci-dessus, en 1953). Nul photographe au monde n'a mieux saisi et archivé méticuleusement le territoire du corps et son infinie minéralité. Callahan a l'art de s'approcher puis de disparaître, tel un amant clandestin. Weston, lui, plus chatouillé par sa virilité, s'avance

en conquistador, il a de la suite dans les idées et une forme de cruauté érotique. Curieusement, l'ensemble fonctionne, car les tirages, prêtés par le Center for Creative Photography (Arizona), sont sublimes. Catalogue édité par la Fundación Banco Santander et La Fábrica. B.O. PHOTO THE ESTATE OF HARRY CALLAHAN

«Edward Weston et Harry Callahan», Círculo de Bellas Artes, Alcalá, 42, Madrid. Jusqu'au 28 juillet.



### LES GRANDS FORMATS DE SHIRIN NESHAT

Shirin Neshat, 56 ans, est la star de PhotoEspaña. Maquillage Cléopâtre et sourire Néfertiti, l'artiste d'origine iranienne (elle vit à New York) accueille avec fatalité les flashes des photographes. Elle résume ainsi son travail : «Avant, je racontais des histoires avec le corps. Maintenant, c'est le corps lui-même qui est devenu le texte.» Son art paraît très décoratif, et désormais formaté pour n'importe quel musée de la planète (il n'y a que des grands formats). Aux photographies initiatiques (1999),

si majestueuses dans leur détermination à montrer l'enfermement des femmes dans leurs vêtements métaphoriques (ci-dessus, issue de la série «Extasis»), ont succédé des images plus colorées, mais plus futiles. Du coup, les vidéos sonnent plus justes – ainsi *OverRuled* (2012), tragédie antique intemporelle qui touche au cœur. B.O. PHOTO SHIRIN NESHAT

«Shirin Neshat», Espacio Fundación Telefónica, Fuencarral, 3, Madrid. Jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre.

Claude Bussac, directrice du festival, s'inquiète d'un contexte socio-économique de plus en plus ardu :

## «Toute la culture manque d'oxygène»

Depuis 2007, Claude Bussac est la directrice de PhotoEspaña, un festival pédagogique et généreux qui, en mêlant expos gratuites et payantes, a accueilli selon les organisateurs 700 000 visiteurs ces deux dernières années. Assez perplexe, hésitant entre soulagement et inquiétude, dans son français joliment teinté d'espagnol, elle explique pourquoi cette seizième édition, centrée autour du corps, a été particulièrement difficile à concrétiser, dans une ville au climat «catastrophique».

**En 2011, le budget de PhotoEspaña était de 3,3 millions d'euros, 70% dus au privé et aux sponsors, 30% aux institutions publiques. Et cette année ?**

Il est en baisse et devrait se situer autour de 2,3 millions d'euros, c'est encore une estimation. La répartition reste proche, 20% ve-

nant des institutions publiques, 80% du privé. Nous avons eu, à l'automne 2012, un moment difficile, presque de la panique, car une partie des subventions s'est effondrée. La communauté de Madrid nous a soutenus, comme d'habitude, mais la mairie nous a laissé tomber. Un véritable abandon. Ici, en Espagne, toute la culture manque d'oxygène, pas seulement d'un appui économique, mais de soutien et de communication.

**Moins de budget, donc moins d'expositions ?** Non, il y en a autant, 74, en comptant le in et le off. Mais il a fallu faire des choix, comme sacrifier une partie des interventions dans la ville et ne pas éditer de catalogue. Nous avons réussi, je crois, à sauver la situation par un effet de solidarité, notamment grâce aux ambassades tchèque et française, ou à la Fondation Mapfre. Mais être finalement satisfaits

de cette édition ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'inquiétude : nous étions arrivés à une situation solide, et aujourd'hui nous voici fragilisés.

**Vous semble éprouver une certaine difficulté à être détachée de ce qui se passe ici, en Espagne...**

Comment demeurer imperméable à la réalité ? La situation est triste. Or notre festival n'est pas une manifestation hors champ, il est impliqué, nous touchons des sujets qui concernent toute la société, et la société espagnole en particulier.

**Pourtant, vous venez d'inaugurer un restaurant sous la bannière de La Fábrica, la SARL qui gère le festival. N'est-ce pas contradictoire ?**

Nous n'avons pas le temps de nous plaindre et avons préféré nous réinventer, tout en res-

tant nous-mêmes. Ce lieu de restauration, en plus de la galerie, permet d'attirer le public, nous pouvons y prévoir les signatures de livres ou des débats. C'est une autre façon d'unir nos forces et de créer des synergies. Ce restaurant est financé par un sponsor, grâce auquel une partie des activités est prise en charge. Cet automne, au moment où s'ouvrira, près de Madrid, à Alcobendas, une école préparant à un master de photographie, nous serons aussi présents à São Paulo, au Brésil. Nous avançons vers de nouvelles aventures...

Recueilli par B.O. (à Madrid)

#### PHOTOESPAÑA

16<sup>e</sup> édition, dans tout Madrid, jusqu'à fin juillet. Certaines expositions durent tout l'été. Rens. : (+34) 912985505, www.phe.es

**PJ MORTON**  
NEW ORLEANS

Nouvel album

La renaissance de la musique Soul

Avec les participations de Stevie Wonder, Adam Levine (Maroon 5) et Busta Rhymes

En Bonus 2 titres Live



Suite de la page 22 *jeunes féministes arabes, elles ne baissent pas les bras*. En son temps, elle a barbouillé la virilité à main nue, y compris celle de la publicité, riche en stéréotypes, comme le prouve la couverture de son catalogue, *Radical Feminism in the 70's*, édité par la Norwich Gallery.

**PUZZLE.** Difficile de la relier aux autres artistes présentées tant leurs identités, leurs géographies intimes et leurs convictions diffèrent. Point commun : la temporalité, celle des *seventies*, donc, et le médium, photographie ou vidéo, appréhendé plus ou moins frontalement, parfois

### D'une certaine façon, ce retour sur un passé lointain, en quelques morceaux choisis, paraît presque léger.

comme une impasse. C'est cette résonance qui fait sens pour le spectateur, chacun trouvant, ici et là, une manière de penser – ou d'agir – qui lui est proche. Nous sommes au pays des *latin lovers*, dans la ville natale de Julio Iglesias, et l'exposition se veut grand public. Il s'agit, et l'accrochage le confirme, d'une incitation à découvrir des exigences individuelles, et non un puzzle qui aboutirait à une revendication collective. D'une certaine façon, ce retour sur un passé lointain, en quelques morceaux choisis, paraît presque léger.

Il y a une évidence à contempler le chemin parcouru, et de l'admiration pour celles qui s'y sont engagées, très jeunes, voluptueusement. Premières de cordée, VALIE EXPORT (1), femme majuscule, qui enroule son corps sur des architectures herculéennes et parvient à changer la verticalité d'une ville, tout en ciblant l'histoire de la rue et son lot de clichés, trottoirs, etc.

Sanja Ivekovic, qui retrace en quelques photographies l'inauguration de son exposition, «Opening at the Galleria Tommaseo» (1977), où, bouche scotchée, elle accueille ses visiteurs pendant

que les battements de son cœur résonnent dans la salle. Ana Mendieta (1948-1985), délicatement belle, et son visage grimaçant plaqué sur une vitre, tel un insecte enfoncé à vie (*Glass on Body Imprints*).

Tout n'est pas noir ou blanc, l'agitation règne et beaucoup de fantaisie émane de cette exposition de groupe, sans crucifixion ni martyre. On ne s'ennuie pas avec ces dames, même quand le discours paraît limpide, directement enchaîné à son contexte. L'Autrichienne Birgit Jürgenssen (1949-2003) a imaginé une femme-objet enfin parfaite. Un rêve de macho. Chance inouïe, la voici en vrai sur une photographie, arborant un tablier de cuisinière 100% pratique, comme une grosse micro-

ondes. Martha Wilson, elle, endosse les rôles de composition, de la femme d'affaires à celle d'intérieur, bien avant les mascarades de sa compatriote Cindy Sherman, également accrochée sur les cimaises et qui semble tout à coup moins originale.

**NOMBRIL.** Non loin d'elles, Nil Yalter met le feu aux poudres, grâce à une vidéo inattendue, *la Femme sans tête ou la Danse du ventre*. Pendant vingt-quatre minutes, sur une musique orientale, en commençant par le nombril, elle inscrit sur son corps un extrait du texte de René Nelli, *Erotique et Civilisations*. Il y est question de «*la femme véritable, à la fois convexe et concave*», de «*la haine du clitoris [...]* et de *l'horreur ancestrale éprouvée par les hommes pour la composante virile et naturelle de la femme*». Le droit au plaisir, toujours d'actualité. ◆

(1) Le catalogue VALIE EXPORT, paru en 2003 aux éditions de l'Œil, est disponible.

**MUJER, LA VANGUARDIA FEMINISTA DE LOS AÑOS 70** Círculo de Bellas Artes, Alcalá, 42, Madrid. jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre. Rens.: www.circulobellasartes.com



### LA PHOTO IBÉRIQUE RÉVÈLE LE CORPS

De Luis Baylón à Rafael Trobat, vingt photographes espagnols racontent leur monde au corps à corps, entre pudeur et impudeur. Le public adore et se précipite devant les couples de Pere Formiguera, les danseuses du ventre d'Isabel Munoz, et les nus pictorialistes, très doux, de Juan Manuel Castro Prieto. Dans ce flot extrait de la collection Alcobendas, il y a trois pépites : les idylles ironiques de Marta Soul, un corps sur le sable assez inquiétant (Jorge Rueda), et Sofia et Alia, la mère victime des mines, au Mozambique (*ci-contre*). C'est une photographie prise par Gervasio Sánchez en 2007, qui lui a valu de recevoir le prix Ortega y Gasset. B.O. PHOTO GERVASIO SANCHEZ

«Le corps révélé», Real Jardín Botánico, Plaza de Murillo, 2, Madrid. Jusqu'au 28 juillet.

### VIOLETA BUBELYTÉ, L'INTENSITÉ MISE À NU

Une révélation. L'exposition la plus mystérieuse de PhotoEspaña dans un lieu idéal pour le recueillement, avec un jardin lilliputien.

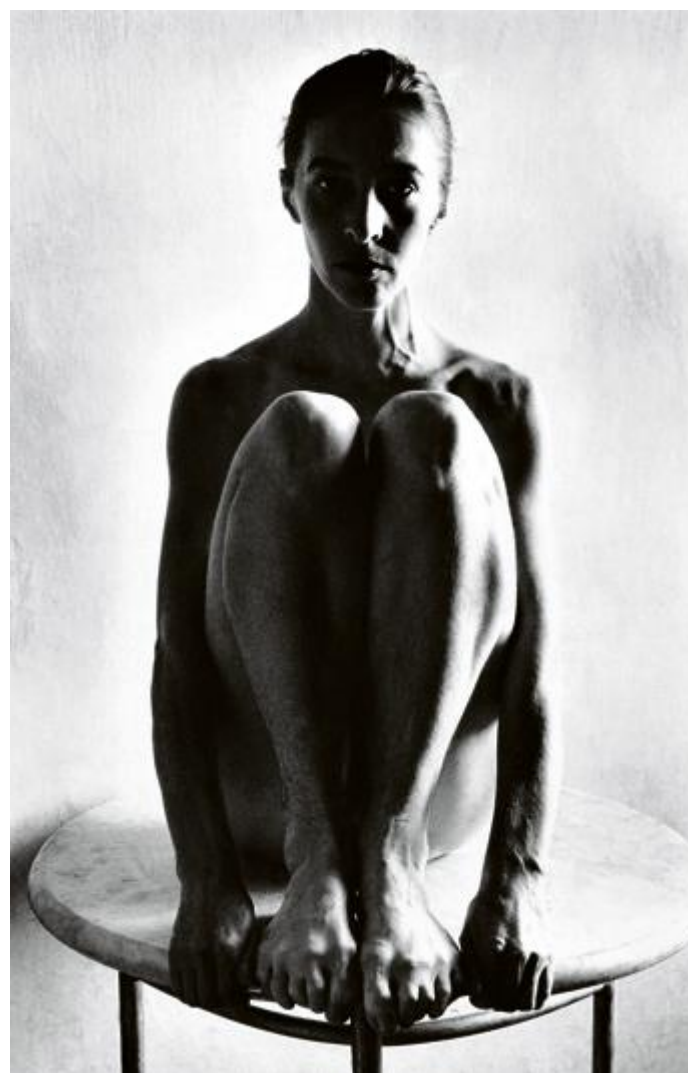
En 26 autoportraits, Violeta Bubelyté, née en 1956 en Lituanie, s'essaie à casser, et à caser, son corps dans le cadre (*ci-contre*: *Nude 44*, 1990).

C'est d'une beauté intense, sans aucune fadeur, et parfois à la limite du gris. Un exercice charnel délicat où la lenteur est essentielle, et qui s'offre avec une simplicité désarmante alors que tout est extrêmement élaboré.

La vraie classe. Violeta Bubelyté appartient à l'association des photographes lituaniens (ils sont 260, dont une vingtaine de femmes), et travaille aussi comme reporter, à Vilnius, dans un quotidien qui traite du business. Accrochage, parfait, signé Gintaras Cesonis. B.O.

PHOTO VIOLETA BUBELYTÉ

«Violeta Bubelyté», Museo nacional del Romanticismo, San Mateo, 13, Madrid. Jusqu'au 15 septembre.



festival  
**WEEK-END INTERNATIONAL À LA CITÉ #5**  
21/22/23 juin 2013

THÉÂTRE DE LA CITÉ  
INTERNATIONALE

STÉPHANIE AUBIN • JEANNE CANDEL • LUDOR CITRIK • C<sup>IE</sup> DCA • PHILIPPE DECOUFLÉ • MONIKA GINTERSDÖRFER & KNUT KLASSEN • GROUPE FONCTION • METTE INGVARSEN • XAVIER LE ROY & FRÉDÉRIC SEGUETTE • EVA MEYER-KELLER • DIEDERIK PEETERS • PAULINE SIMON

Théâtre de la Cité internationale • Tarif unique 7 €, 1 € dès le 3<sup>e</sup> spectacle dans la même journée • Rés. 01 43 13 50 50 • www.theatredelacite.com